

## Prologue

Avez-vous déjà songé à votre propre mort ? Personnellement, je ne me sentais pas concerné. Du moins jusqu'à aujourd'hui... Si j'avais été moine peut-être aurai-je pris l'habitude de m'endormir en remettant en question la possibilité de mon réveil. Chaque soir, j'aurai rangé mes maigres possessions dans un coffre, refermé mon livre, et, tout en soufflant la flamme d'une bougie, j'aurai perçu l'ironie profonde de cette existence soumise à la volonté d'une conscience supérieure. Mais je ne suis pas moine. Et je crains ne jamais avoir le loisir de le devenir. C'est drôle, à peine s'accoutume-t-on à l'idée de vivre qu'il nous faut déjà nous disposer à mourir...

La nuit approche. Peut-être était-ce le vent. Les voix se sont tues. Autour de moi s'épanouit un silence immuable. Un fil, un simple fil me retient à la rive. Et ma barque de voguer sur la mer. Qui, du pêcheur ou de son poisson, transporte l'autre ? Où vais-je ? Voilà une éternité que je suis parti vers le large, déroulant ce fil d'Ariane comme une araignée de la pointe de son abdomen. D'ailleurs, est-ce moi qui part ou bien ce monde qui s'éloigne et s'éteint ? Peu importe ! Je flotte entre deux eaux, immobile mais néanmoins vivant, comme une algue qui s'abandonne au courant jusqu'à ce que la tempête se déchaîne.

Quelque chose a changé. Une odeur me revient comme un rêve. Voilà que ça se met à sentir les arbres et la mousse. Un parfum de terre, fugace, d'une incroyable douceur. Des pas se font entendre. Soudain, je sais que je ne suis plus seul. La machine hoquette, râle, trépigne puis se tait. Le fil s'est rompu. Fibre après fibre, les amarres ont cédé. Soudain, je suis incroyablement libre. Libre comme le vent. Libre comme jamais. Et, tandis que mon cœur s'endort dans ma poitrine, une main se pose sur la mienne déjà froide et inerte.

*Regarde!*

*Non, avant de regarder, ferme les yeux.*

*Maintenant, regarde!*

*Qu'y a-t-il? Que vois-tu?*

*Tu ne vois rien?*

*C'est qu'il n'y avait rien à voir!*

## CHAPITRE 1

Elle s'était réveillée dans un cri. La chambre était sombre, le silence poisseux et épais. Elle avait ouvert les yeux au milieu du lit désert. Les draps portaient encore la chaleur du corps qui y avait sombré avec elle quelques heures plus tôt. Son odeur envahissait la pièce. C'était une odeur d'alcool, de sueur, un parfum caractéristique d'humanité dégringolant de son piédestal.

Elle avait dormi peu et mal. Quelques heures d'absence, entrecoupées de cauchemars. Où était-elle ? La réponse lui apparut après quelques secondes de brouillard. Paris. Son Paris de livres poussiéreux, d'étagères branlantes, de mobilier mi-teux. Son Paris de vieux mégots et de canettes vides. Les murs défraîchis, le plâtre gris, le béton froid. Elle connaissait cela. Tout cela lui était familier. Tout cela lui appartenait. Tout cela faisait partie d'elle. Mais le chaos ambiant ne la concernait pas. Voilà trois mois que plus rien n'avait d'importance, ni les gens qu'elle fréquentait, ni ce qu'elle faisait en leur compagnie, ni la saleté qui patiemment s'accumulait dans cet antre de débauche et de vice qui lui tenait lieu d'appartement.

Un oiseau passa devant la fenêtre. Le ciel derrière la vitre était presque clair, d'un bleu gris approximatif. C'était un jour d'automne sur Paris. Témoin frais et léger d'une arrière-sai-

son qui ne voulait pas finir. Une mousseline de lumière dansait sur la ville. Pourtant, en dépit de la beauté du jour, quelque chose semblait déjà brisé en ce matin pâle, comme un scarabée auquel on arrache une patte, une chose minuscule mais néanmoins essentielle semblait avoir été ravie avant l'aube.

Le carillon du réveille-matin l'arracha à ses pensées. Quelque part dans la pièce, la sonnerie aigrette retentit, ordonnant de se lever. Elle ne voulait pas obéir. Elle voulait du silence. Du silence à la fin ! Silence ! criait-elle. Mais le réveil ne se taisait pas. Il répétait, au contraire, avec la même impertinence son impérieux message. Quand elle le découvrit entre les plis du drap, de rage, elle le jeta par la fenêtre ouverte. Le coucou s'envola, décrivant un arc de cercle parfait avant d'aller se fracasser sur le trottoir, cinq étages plus bas. Une gerbe d'éclats de plastique et de ressorts dodelinant résulta de l'impact. Et ce fut tout. Le silence se fit dans la pièce. Enfin, elle pouvait relâcher la pression. Le temps n'avait plus d'importance. Rien n'avait plus d'importance. Cela faisait des mois que rien ne comptait plus.

Elle tira les rideaux et essaya de se rendormir. Ce fut la migraine qui la réveilla. Le sang sur sa tempe. La pulsation impitoyable. Quand la migraine la prenait ainsi, par surprise, quand elle la submergeait de toute sa violence, rien, aucun médicament, aucune prière ne pouvait l'arrêter. Elle voulait se taper la tête contre les murs pour ne plus sentir. La plaquette de Zomig devait pourtant bien être quelque part. Elle la chercha sur le sol, parmi les ordures. Mais rien. La pièce tournait déjà. Elle tournait de plus en plus vite et sa tête palpitait de plus en plus fort. Il n'y avait rien à faire, pourtant, juste attendre, attendre que ça passe. Elle, pendant ce temps, rêvait de s'arracher les

yeux. « Mais putain de bon Dieu, ça ne va donc jamais finir ? » Soudain, le décor se figea. Elle tenta de se lever et de franchir les quelques mètres qui la séparaient de la salle de bain.

Sur le seuil, elle s'arrêta net. Près du lavabo, une étrange jeune femme lui faisait face. Immobile, voûtée, le regard consterné, la bouche entrouverte, les mains en suspens saisies dans un mouvement qui ne s'achevait pas. La créature avait les cheveux courts mais il ne faisait aucun doute qu'il s'agissait d'une femme. Pâle et malingre, légèrement vacillante, dans ses habits de fête à paillettes noires. Elle ressemblait à un clown après son numéro. Son maquillage avait coulé en paquets sombres autour de ses yeux. Déjà, elle ne donnait plus envie de rire. Au contraire, il y avait quelque chose de misérable en elle qui vous remuait profondément. Ses yeux étaient des oiseaux morts et son grand corps frêle ressemblait à un roseau fragile. Plus Aurore l'observait et plus il lui semblait l'avoir déjà vue quelque part. Elle baissa les yeux. Sur le carrelage blanc, des cheveux formaient un tapis couleur de miel. Lentement, les éléments s'emboîtèrent dans sa caboche brumeuse. Tout à coup, une lueur parcourut ses yeux et ce fut comme un électrochoc. Elle secoua la tête, incrédule, ne pouvant, ne voulant pas comprendre. À l'autre bout de la pièce, sur la surface lisse du miroir, l'inconnue mima au même instant, un refus identique.

Elle caressa la surface de ce crâne inégalement tondu, glissant les doigts entre ce qu'il restait de ses cheveux, interdite devant sa propre image. Les cheveux absents tiraient encore sa nuque habituée à leur poids. En fermant les yeux, elle les sentait toujours lui glisser le long du dos. Ce n'était qu'un mauvais rêve, un mauvais rêve, voilà tout. Mais les morceaux épars de

sa chevelure s'amoncelaient sur le sol. Les mèches folles colonisaient la pièce, envahissaient le lavabo, la baignoire, recouvraient la plante verte qui essayait tant bien que mal de survivre dans cet environnement hostile. Nerveusement, elle se mit à rire. C'était un rire grinçant, amer. Ce n'était pourtant pas drôle. Au fond, elle n'avait pas très envie de rire. Au fond, elle était même plutôt en colère. Que s'était-il passé? Qu'avait-elle fait? Pourquoi ne se souvenait-elle de rien? Pourquoi les choses se passaient-elles toujours ainsi? Pourquoi sa vie ressemblait-elle à une espèce de locomotive folle qui fonçait droit sur ses rails, jusqu'au prochain virage? Pourquoi? Pourquoi? Ce n'était qu'un mauvais rêve. Un mauvais rêve, essayait-elle de se convaincre. Mais la migraine lui rappelait que tout cela était bien réel.

Le Zomig fit rapidement effet. L'étau dans sa tête se desserra d'un cran. Des bribes de souvenirs lui revinrent. La soirée de la veille perça le brouillard de son esprit. C'était des flashes épars, incohérents. La boîte de nuit. Le champagne, les bulles d'euphorie grisantes. La vie légère. La fête. Des gens attroupés dans une pièce sombre où une musique trop forte, hypnotique déchirait les tympanes en cadence.

Dans la boîte de nuit à l'air vicié, la foule s'agite dangereusement, lançant vers le ciel une forêt de bras, poussant des cris inhumains qui ne parviennent pas à couvrir le volume infernal de la musique. Là, l'hystérie est collective. Là, des corps se frôlent dans l'ombre, réduisant la communication à sa plus substantive essence. Là, des inconnus, s'enlacent, s'embrassent, s'étreignent. Ils se cherchent, ils cherchent. Avides de nouveaux corps, de nouvelles expériences pour raviver cette chose morte

au fond d'eux. En quête d'oubli. L'oubli momentané de soi et du monde. Il s'agit d'oublier que demain il fera jour, que demain il faudra recommencer la même vie sempiternelle et vaine. La fête n'en est que plus folle. La fête n'en est que plus désespérément folle. La drogue passe de main en main. Petits cachets pour survivre à son propre drame, pour avaler les lézards, les couleuvres, pour assumer le mensonge de sa propre existence. Elle aussi, elle ment. Elle aussi veut oublier. Elle non plus, n'est pas là par hasard. Les bouteilles s'alignent derrière le comptoir. Les cocktails aux noms exotiques racontent le soleil et les  les. La glace pil e du mojito fond dans son verre. Du rhum, de la menthe, du citron vert. Beaucoup de glaçons et du sirop de canne. Mais la chaleur du rhum ne suffit plus. Vodka, Gin, Tequila. Les alcools blancs tr pignent dans leurs bouteilles. Une autre, c'est ma tournée! Le barman la ressert. Il a l'habitude, il la connaît bien. Cela fait des mois qu'il la voit le samedi soir. Il lui offre une tequila. L'alcool mousse abondamment quand le verre cogne sur le bar. Le coude levé, elle avale le breuvage cul sec et s'essuie la bouche d'un geste viril...

Elle avait oublié ce qui s'était passé ensuite. Un voile noir lui obscurcissait le souvenir. Quand, le soleil ricocha sur le zinc d'un toit pour lui attaquer la rétine, la chambre malpropre recommença à tourner. Des spasmes se mirent à agiter son corps. Elle tremblait à nouveau. Ses dents claquaient, des frissons lui parcouraient le dos. Elle s'obligea à respirer calmement. Cal e contre le mur, elle affrontait sans même plus gémir le cyclone qui se déchaînait à l'intérieur d'elle. C'était une bataille perdue d'avance. La bataille des lendemains de fête. Sans surprise, elle se laissa glisser sur le plancher, vaincue. Là, dans ce cocon de saleté, dans l'auge où son corps se vautrait, elle se sentait en

sécurité, presque bien, presque heureuse de ne pouvoir choir plus bas. Au fond du gouffre, dans ce trou béant, il n'y avait rien à accomplir et absolument aucun espoir. Doutes, peurs, fièvres, fatigues et dépressions ne l'inquiétaient plus. Elle avait touché le point limite. Désormais, il lui fallait vivre ou se laisser mourir.

Son père était mort trois mois plus tôt. Pas vraiment mort, en fait, mais c'était tout comme. Il gisait sur le lit trop blanc d'un hôpital parisien, relié à des appareils qui l'aidaient à faire ces choses qui pourraient sembler machinales à la majorité d'entre nous. Il respirait à l'aide d'une pompe, mangeait avec des tubes et allait aux toilettes sans bouger d'un pouce. Il n'était pas mort. Pas vraiment, pas encore mais on ne pouvait pas dire qu'il fût très vivant, non plus. Il avait eu un accident. Un accident de la vie. Parfois, quand on marche, on trébuche, on se cogne. Pour lui, c'était pareil. Son père s'était cogné à son destin. Un jour, il s'était assis sans plus jamais pouvoir se relever. C'était dans sa tête. Ses connections s'étaient débranchées toutes seules. Son circuit électrique était en train de s'éteindre.

Elle était allée le voir, bien sûr ! Elle avait vu quelqu'un, allongé sur un lit d'hôpital. Les infirmières lui avaient pourtant affirmé que c'était lui, que c'était son père. Elle ne voyait là qu'un homme alité en train de mourir. Elle ne le reconnaissait pas. Elle ne reconnaissait pas son père. Et, à la réflexion, elle se demandait comment elle aurait pu le reconnaître. Il est très difficile de reconnaître quelqu'un qu'on n'a jamais connu. Et ce père avait toujours été un inconnu pour elle. Peut-être s'étaient-ils frôlés, elle et lui, peut-être avaient-ils jadis vécu côte à côte mais il lui apparaissait avec une lucidité nouvelle, qu'ils avaient



passé, pour ainsi dire, la majeure partie de leur vie à ne pas se rencontrer. Et elle devait tout de même admettre que c'était bien le même homme, le même fantôme de père, qui gisait sur ce lit immaculé avec sa pile électrique pour le faire vivre.

« Bip, bip, bip », avaient lancé les machines à son encontre. Et elle, avec sa voix étranglée, avec ce qu'elle retenait de larmes au fond de sa gorge, évidemment, elle n'avait pas su leur répondre. Elle ne parlait pas leur langue de métal et de médecine. Elle ne parlait pas. Elle ne parlait pas à son père. Depuis vingt-trois ans qu'elle était sa fille, elle n'avait pas le souvenir d'avoir eu une discussion avec cet homme. Elle se sentait donc totalement démunie face à ce corps inerte, face à toutes ces machines qui geignaient à sa place en clignotant. Il était trop tôt ou trop tard, elle ne savait pas exactement. Il était trop tôt pour pleurer ce corps encore chaud et trop tard pour rattraper un quart de siècle d'incompréhension, de communication brouillée et de détresse familiale. Faute de savoir quoi faire, elle avait tiré une chaise vers le lit, scruté les moniteurs, analysé les courbes, étudié longuement les écrans, interfaces ténues entre l'inconnu et elle. « Tut, tut, tut », avait continué de scander l'attirail électronique et elle avait cru bon de ne rien répondre.

Il faisait un soleil incroyable et une chaleur torride dans cette chambre d'hôpital baignée par la prodigue lumière de juin. L'inconnu, son père, dormait du sommeil du juste et respirait imperceptiblement. Son souffle était comme rentré à l'intérieur, caché au fond de lui comme son histoire dont elle ignorait tout. Elle avait songé à ce pan de mémoire qui allait disparaître. Cette famille dont elle ne savait rien. L'homme sur le lit allait mourir emportant avec lui un univers qui lui resterait to-

talement inconnu. Elle arrivait trop tard. Quelques mois, quelques années trop tard. En soupirant, elle avait détaillé ce qu'il restait de lui. Des cheveux blancs, et ce, depuis son plus jeune âge, sous le prétexte mal élucidé d'une maladie génétique. Des lèvres minces, familières des rictus, formant presque un sourire sur ce visage éteint. Plus haut, des paupières diaphanes veinées de rouge scellant à tout jamais ses yeux bleu-vert. Sans ses lunettes, loupes cerclées d'acier, il semblait presque nu, cet homme, son père, son visage fragile enfin apaisé.

Une brise impromptue s'était levée sur la scène, distillant dans l'air un parfum de fleurs, d'été, de crème solaire et de vacances. Lui, à travers ses tubes, avait-il senti la vie, dehors qui continuait en son absence, les roses qui étalaient au regard leurs corolles affriolantes, les tilleuls fleuris, mus d'abeilles bourdonnantes, les minijupes qui se soulevaient dans le vent? Avait-il senti que quelque chose dans ce tableau coloré lui échappait de manière définitive?

Engoncé dans un silence confortable et dans des draps trop rêches, l'inconnu était resté insensible aux charmes de la saison. Rien, pas un muscle de son visage n'avait frémi. Il s'était tenu absolument, désespérément immobile.

Elle avait tenté d'établir le contact: «Papa, c'est moi... Papa, tu m'entends? Bouge une paupière, si tu m'entends.» Rien. Pas une mouche n'avait moufté pendant l'intervalle où elle avait guetté un signe de vie de l'autre côté de l'armure.

«Pour une fois que je viens te voir, tu peux pas faire un effort, dire un truc, me raconter une histoire ou ta vie, je ne sais pas moi, n'importe quoi.»

Un ange était passé timidement, beaucoup d'autres avaient suivis mais de réponse, elle n'en n'avait pas eue. Elle s'était reculée alors, s'éloignant de ce visage qu'elle avait scruté pleine d'espoir fébrile. C'est là qu'elle avait remarqué le bouquet posé au chevet du lit. C'était un magnifique bouquet d'amaryllis blanches. Des fleurs dignes et sages qui offraient au regard leurs tiges droites et spongieuses. La poudre orange des pistils tachait la robe immaculée des pétales. Il s'échappait des fleurs une odeur entêtante de jardin sous la rosée matinale. Elle se demanda qui pouvait être à l'origine d'une telle attention ? Sa mère ?

Sa mère. Peut-être était-elle entrée en secret dans cette chambre d'hôpital. Peut-être avait-elle tiré cette même chaise vers ce même lit où ce même homme dormait de son méchant sommeil, les yeux fermés à la même lumière. Peut-être était-elle venue visiter cet inconnu qu'elle connaissait trop bien, ce monsieur silencieux qui avait meublé sa vie. Cet homme à qui elle avait dit oui sur les photos jaunies d'un jardin verdoyant dans une belle robe blanche de dentelle. Sa mère. Elle avait peut-être parlé pendant des heures au malade étendu sur le lit, tout en arrangeant les tiges des amaryllis dans le grand vase, énumérant l'air de rien les épreuves qu'avait traversées leur mariage. Sa mère. Peut-être avait-elle gardé le silence comme à son habitude, taisant les paroles blessantes, enterrant la hache de guerre. Après une vie commune de non-dits, après une vie passée à éviter les angles aigus des conflits, peut-être avait-elle simplement pris en silence la main tiède de son mari et que tous ses ressentiments avaient-ils été dissous dans ce grand pardon sans représailles. Peut-être sa mère avait-elle posé ces fleurs sur cette table au même titre que son alliance et qu'elle était partie, libre et heureuse. Peut-être...

Il n'y avait pas de carte, de petit mot justifiant la rectitude de ces tiges et la profusion blanche et inopinée de ces pétales. Les fleurs ne disaient rien. Son père ne pipait mot. Face à tant de mutisme entêté, elle avait quitté la pièce, dérangeant la poussière orange qu'ordonnaient les derniers rayons du soleil.

En trois mois elle n'était jamais retournée dans cette chambre blanche, trop blanche, voir cet homme sur son lit sourire presque de se savoir mourir à l'insu de son respirateur artificiel. Il restait ce vide immense. Ce Sahara du sentiment au fond d'elle. Ce gouffre qu'elle remplissait de vodka à ras bord, sans y penser, sans y penser surtout. Il restait cette étendue déserte de silence qu'elle meublait de conversations futiles et de mauvaises rencontres.

## CHAPITRE 2

Les platanes du boulevard baignaient dans la lumière. Sur les murs, ça et là, des balafres rongeaient le béton fatigué, des lézardes courraient le long des édifices en ruine. Elle habitait un quartier malade dont le sursis touchait à son terme. Tôt ou tard, les bulldozers feraient leur apparition et les murs couverts de graffitis redeviendraient poussière. Bientôt, il en serait fini de ces bâtiments vétustes et de leurs charmantes lézardes. La rue serait la proie des promoteurs immobiliers. Tout changeait. À Paris plus qu'ailleurs.

Un clocher sonna midi. Des grands-mères à cabas rentraient du marché; des enfants, à cheval sur leurs vélos, chahutaient les pigeons. Adipeux et imperturbables, les oiseaux affichaient un flegme exemplaire face à l'agitation des garnements qui les prenaient pour cibles. Ils sautillaient sur leurs moignons de patte, esquissant un léger écart de côté, les ailes ouvertes afin de recouvrer leur équilibre puis continuaient leur quête inlassable de nourriture. À les voir ainsi, Darwin aurait sans doute fait l'économie d'un voyage aux Galapagos. Car dans la jungle urbaine comme sur une île, il fallait évoluer, ce, le plus rapidement possible. S'adapter ou mourir, telle était la loi. Les pigeons l'avaient compris et picoraient de bon cœur les restes de BN du goûter des enfants. Aurore, songeait à son adaptation

au sein de ce pays qui n'était pas le sien, qui ne serait jamais le sien, en dépit de tous ses efforts. S'adapter. Elle ne voulait pas. Du reste, le pouvait-elle ? La frénésie de la ville l'épuisait. Elle s'effondra sur un banc pour reprendre son souffle.

À quelques pas de là, une petite fille jouait à la marelle. Sa robe blanche de princesse se soulevait chaque fois qu'elle atterrissait sur une case, dévoilant son jupon de tulle. Quand elle arriva au ciel, l'enfant se figea, le caillou en suspens dans sa main ballante. De ses grands yeux sombres, elle interrogea la jeune femme. S'en suivirent quelques secondes d'examen attentif au sortir duquel la fillette gratifia Aurore d'un sourire timide.

Ho, il manquaient bien quelques incisives à ce sourire d'ange mais la beauté est dans ce qui tremble. La beauté est dans le bancal, dans l'imperfection et dans l'absence. Sans plus hésiter, l'enfant tendit son caillou à Aurore qui s'approcha, saisit la pierre et la lança maladroitement, manquant de peu la case.

- T'as perdu ! claironna la gamine qui partit chercher son trésor en riant.

- Je sais ! fit Aurore en haussant les épaules. Mais moi, j'aime bien perdre de toute façon, après, c'est une question de goût, ça dépend des gens, tu vois.

- L'important, c'est d'essayer.

- Oui, sans doute, répondit Aurore sans grand enthousiasme.

Les médicaments avaient concentré sa migraine en un point minuscule au niveau de sa tempe, à l'endroit exact où la veine bleue continuait de battre inlassablement. Bien sûr, l'important c'était d'essayer. D'un au revoir timide, elle abandonna la petite fille à ses jeux d'enfant et se mit en quête d'un endroit où déjeuner. Elle avait envie de se gaver d'un bon gros

hamburger dégoulinant de sauce et d'hectolitres de coca, le tout, baignant dans une délicieuse atmosphère confinée où se détacheraient nettement des notes de frites. Peu importait le fast-food pourvu qu'on ait la graisse. N'importe quel aliment trop lourd et trop riche en cholestérol ferait l'affaire. C'était inconcevable mais elle sentait à l'aise dans ces salles malodorantes, décorées de publicité et pleines de courants d'air. Là, elle n'avait pas de compte à rendre, on la laissait tranquille. Elle pouvait commander son sandwich, le manger seule à sa table tout en écoutant les gens égrener leurs commandes à la caisse. Il y avait toujours un flot ininterrompu de clients qui se pressait aux caisses : des ados - blouson, baskets tendance et sacs à dos hors de prix - qui dévoraient trois sandwiches et deux portions de frites en moins de temps qu'il ne fallait pour le dire ; des cadres dynamiques qui passaient - costume, cravate, cheveux lissés et ordinateur portable à la main - avaler un café en attendant un rendez-vous important ; des enfants, le mercredi après-midi qui tiraient leurs pères par la main et les amenaient manger en cachette un Happy Meal. « On le dira pas à maman, hein ! Non, promis, Enzo, on dira rien, sinon ça va encore faire des histoires. » Ça pouvait paraître négligeable, tout ça, cette minuscule animation. Ça pouvait paraître sans importance. C'était pourtant le seul remède qu'elle avait pu trouver, le seul moyen susceptible d'enrayer le train infernal dans lequel elle avait pris place quelques mois plus tôt. Et elle avait écumé tous les palliatifs possibles.

Ce dimanche-là, le Mac-Do était presque désert. Deux adolescents transpirants engloutissaient des hamburgers dans un coin tandis qu'une poignée d'étrangers disséminés dans la grande salle pianotaient sur leurs ordinateurs portables.

La pièce résonnait du cliquetis des touches. Aurore épousseta les miettes du sandwich qu'elle avait grignoté sans conviction, sirota la dernière gorgée d'un coca aux glaçons et repoussa son plateau où s'amoncelait une pile d'emballages en carton. Elle s'apprêtait à partir lorsqu'une dispute éclata à l'autre bout du « restaurant ». Les cris fusaient de la caisse numéro deux, où l'employée était aux prises avec un client désagréable. Myriam, à en croire son badge, ne paraissait plus savoir quel moyen employer pour rester polie face au malotru qui l'insultait. L'homme, l'accusait d'avoir remplacé, en toute conscience, le sacro-saint breuvage light qu'il avait commandé par du coca au sucre avec toutes les vilaines calories que cette boisson comporte. « Excusez-moi, monsieur, c'est une erreur, je vous le change immédiatement », fit la jeune employée, non sans une pointe de nervosité dans la voix. Les regards des deux femmes se croisèrent l'espace d'une seconde. Myriam secoua sa belle chevelure. Les cauris au bout de leurs tresses s'entrechoquèrent gaiement et un sourire illumina son visage. Elle leva les yeux au ciel, dans une complice exaspération, puis se tourna vers la machine à boisson et disposa un autre gobelet sous la fontaine. Quand le liquide caramel l'eut rempli presque à ras-bord, Myriam posa la boisson sur un plateau neuf qu'elle tendit au client bougon.

- Avec toutes mes excuses, monsieur. Je vous ai servi un grand coca light à la place.

L'homme la dévisagea d'un œil mauvais puis se saisit du plateau, le lui arrachant presque des mains. C'est alors que par une intervention magique, le coca vacilla, entraînant dans sa chute le plateau et son plein contenu de colorants sur le pantalon blanc du client. Le visage de ce dernier s'essaya à différen-



tes nuances, s'attarda longtemps sur le rouge avant de devenir blême. Hors de lui, il brandit son poing vers l'employée. Au même instant, quatre hommes firent irruption dans la salle.

- Tu viens Jimmy? demanda l'un des gars. Grouille-toi, elles vont pas nous attendre!

L'homme rangea son poing dans sa poche et fit mine de suivre ses amis. La porte claqua. Aussitôt, le calme revint. La pièce s'autorisa à respirer. Aurore et Myriam, sur un coup d'œil complice, éclatèrent de rire.

- Où pensez-vous qu'il vont aller? demanda Myriam, les larmes aux yeux derrière sa caisse.

- Mieux vaut ne pas savoir, je crois. Enfin, quoi qu'il en soit, il semblait avoir besoin d'un petit rafraîchissement, celui-là.

Aurore avait commencé à ramasser les frites répandues sur le sol.

- Laissez, fit Myriam. Ça va aller. Je vais juste passer une serpillière. Et elle disparut pour revenir en brandissant un balai gigantesque surmonté de franges crasseuses.

- Et vous en avez souvent des comme lui? s'enquit Aurore.

- C'est mon troisième, si vous voulez tout savoir... De l'après-midi, ajouta-t-elle en lui faisant un clin d'œil.

- Hé, bien espérons que ce soit le dernier. Vous avez une barre à mine ou une bombe anti-agression sous votre caisse, parce que, ça n'a pas l'air comme ça mais c'est dangereux comme métier. On n'a pas idée! Vous avez une prime de risques au moins?

- L'assurance est déduite de notre salaire, fit Myriam avec un grand sourire.

- Non?

- Ben, si. Sécurité de l'emploi oblige.

Un groupe d'étrangers poussa la porte du fast-food, obligeant Myriam à réintégrer ses fonctions derrière la caisse. Aurore alla s'asseoir à l'écart, dans l'espèce de petit salon aménagé pour qu'on s'y sente un peu chez soi. Son regard vagabondait dehors. Derrière les larges baies vitrées, les voitures filaient. À l'avant des véhicules rutilants, des parents aux yeux cernés par la fatigue conduisaient de petits diabolos tirés à quatre épingles vers le repas de famille dominical. La femme à la place du mort tenait, cérémonieuse, un bouquet de renoncules, et, à intervalles répétés, rappelait à l'ordre sa remuante progéniture. Au volant, le patriarche, d'ores et déjà agacé par la perspective de cette journée vaine, s'impatientait à chaque feu rouge et tapotaient nerveusement sur le volant de son imposant 4x4, récente acquisition qui lui vaudrait quelques années de crédit et une quantité importante de cheveux blancs supplémentaires. Les gamins seuls profitaient sainement de ce bonheur sans nom. Dimanche, joie sans école.

Devant le jardin du Luxembourg, la fresque dominicale offraient d'autres nuances. Des trentenaires encombrés de pousettes trimbalait des portées de marmots effervescents vers l'intérieur du parc, des vendeurs de marrons, en poste devant les grilles autour d'un brasero improvisé, interpellèrent le chaland, proposant à force de cris, la chaleur des châtaignes fondantes. Les enfants avaient envahi la place. Tout n'était que cris et mouvements. Des rires légers. Des courses folles. Et ça voulait des ballons, ça réclamait des glaces, ça faisait des caprices, ça râlait à tout va pour finalement se délecter de la mousse sucrée d'une barbe à papa qui vous laissait le cœur léger et les doigts tout poisseux.

Dans le grand parc des sportifs faisaient leur jogging. Aurore les regardait passer, au petit trot, tandis qu'elle traversait le jardin. Lentement, elle suivait les allées rectilignes, contournait les haies minutieusement taillées, observait les arbres épinglés de pancartes, le gazon interdit. Et elle songeait : la belle nature en cage ! La jolie prison grise ! Qu'il était beau ce monde où tout avait un nom, une fonction, un intérêt, un sens, chaque arbre, chaque banc, le moindre brin d'herbe, la plus insignifiante plate-bande. Où tout devait être utile et efficace. Ce monde si bien rangé où tout était ordonné. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander quelle était sa place, quelle pouvait bien être sa place à elle, Aurore Dufaud, au milieu ce si charmant, si terne, si aseptisé et si prévisible bordel.

À l'ombre des ramures, à l'extrémité dénudée des arbres, de gros bourgeons perlaient, annonçant avant l'heure les fleurs et le printemps. Un été indien, plus long que de coutume était à l'origine de cette fantaisie végétale. Cette année, la nature avait décidé d'innover un peu. Aurore s'émut en contemplant les bourgeons duveteux. Quelque chose, une vie mystérieuse se cachait dans leur gangue de cire. Survivraient-ils au prochain hiver ? Elle s'approcha du marronnier, emprisonnant de ses bras la vaste circonférence de l'arbre, caressant l'écorce rugueuse, écoutant attentivement sa respiration secrète. Comme elle, la vieille écorce semblait usée, fatiguée de vivre. Elle resserra son étreinte autour du tronc, songeant au jacaranda du jardin de son enfance. Son arbre sous l'averse. Les clochettes parme de ses fleurs. Cette écorce pleine de chemins que les fourmis suivaient. Ces branches, dont une, particulière, se balançait au-dessus du vide servant de barre de gymnaste à ses acrobaties d'enfant. Certains morceaux du tronc pourrissant,

livrés à l'appétit féroce des carias. Cet arbre était sa maison, son poste d'observation. Il était son refuge, son abri, sa cachette. Les branches épaisses qui la portaient étaient le prolongement de son propre squelette. Les feuilles de l'arbre se mêlaient à ses cheveux quand le vent soufflait. Énormes étaient ses racines agrippées à la terre. Imposantes, l'étendue de son feuillage, la portée de son ombre. Elle admirait la verticalité parfaite du tronc qui, de la terre aux étoiles, connectait et continuait l'humain. Cet arbre était un ascenseur vers le ciel. Et elle était l'arbre, elle aussi. Il n'y avait pas de limite. Ils étaient semblables. Tour à tour, contenu, contenant, vestibule et façade d'un mystère commun. La petite fille parlait à l'arbre. Elle lui racontait doucement sa vie. Elle lui disait ses joies, ses peines, ses angoisses et ses préoccupations d'enfant. Elle lui livrait intacte la teneur de ses colères. Et, après avoir longuement parlé en silence, après avoir parlé longtemps sans rien dire, après avoir ouvert son cœur comme on ouvre un livre, l'enfant se taisait. Elle s'étendait sur l'écorce rude et rassurante. C'était rêche comme des mains de paysan, cette écorce, et ça ne disait rien, et la petite fille entendait pourtant. L'arbre répondait. Il frémissait, s'émouvait des secrets partagés. Et avec ses mots de feuilles, avec ses mots d'écorce et de cime, avec ses mots d'arbre, en somme, il répondait aux appels de l'enfant.

Un jour, son oncle était tombé gravement malade. Entre la vie et la mort, la plus infime cellule de son corps hésitait. Au crépuscule, sur le jacaranda, à l'heure où descendent du ciel la nuit et les dieux, au moment où les champs de canne retiennent leur souffle, elle avait imploré : « Mon Dieu, Dieu de l'arbre, des fleurs, des choses qui respirent, des pierres qui palpitent, n'empportez pas dans la nuit sombre, trop tôt tombée, mon tonton

préféré, celui qui me fait rire, s'il vous plaît. Je suis toute petite, minuscule, je ne compte pas et je ne peux rien, alors, vous qui êtes immense, vous qui savez tout, vous qui pouvez plus que tout autre, entendez ma prière, entendez ma prière ! »

Les mots se perdirent dans la nuit. Ils furent happés par l'ombre. Le lendemain, on lui annonça la nouvelle. Elle ne reverrait plus son oncle. Il était parti au ciel. Elle voulut aller le chercher aussitôt mais le cyan, là-haut, était trop démesurément vaste pour qu'elle ait une chance de jamais le retrouver.

Aurore détacha sa joue du marronnier, la désincrustant de l'écorce sur laquelle elle s'était appuyée au cours de sa rêverie. Une larme avait jailli et suivait doucement le chemin coutumier de son visage. Le passé revenait la hanter. L'agonie de son père ouvrait une brèche dans le mur insondable de la mémoire. La mort appelait la mort aussi sûrement que le rivage appelait la mer. Les vagues vont et viennent dans sa mémoire. La côte reste impassible. Le sable se froisse sous la force de l'eau. De vieux fantômes avaient fait le voyage depuis le lointain pays du souvenir. Ils avaient traversé les océans, escaladé les montagnes. Ils étaient désormais à sa porte, hululant sous le ciel d'encre, geignant de leurs voix misérables. Elle agitait la main pour les faire fuir.

Un troupeau d'enfants jouait près du lac, ou plus exactement, près de ce bassin un peu glauque qu'ils prenaient pour tel. C'était sur cette étendue d'eau que les garnements faisaient voguer leurs bateaux, embarcations multicolores qui partaient toutes voiles dehors conquérir le monde. Le ciel était très haut, très loin. Le vent emportait les nuages dans sa course.

Les piailllements émanant des jeux d'enfants se propageaient par vagues. Parfois, on les aurait dits tout proches et à certains moments on ne les entendait plus. Allongée sur l'herbe, sous une pancarte stipulant que la pelouse était en repos hivernal, les yeux rivés sur le firmament, elle observait la forme saugrenue des nuages. Elle étudiait en détail les nimbus et les cirrus, essayant de définir ce qu'ils lui évoquaient : un éléphant, la trompe, les oreilles ; une mouette ; une sorcière ricanant sur son balai, ses doigts crochus et son nez déformé ; un homme de dos, flou, mal défini, juste un dos approximatif, le dos de son père endormi sur le canapé à ses côtés le matin très tôt. Un matin où la lumière courait sous les fenêtres. Son père tiré de son sommeil par sa voix aiguë de petite fille. Son papa qui lui faisait chauffer son lait en se frottant les yeux. Après lui avoir enfourné son biberon, il essayait toujours de la convaincre de se remettre au lit et de dormir bon dieu, il était six heures du matin. Mais elle ne dormait pas. Elle ne dormirait plus. Elle n'avait plus sommeil. En désespoir de cause, il la portait sur le canapé. Il la portait avec son biberon de lait chaud et la serrait contre lui. Il la serrait elle, le biberon, le nounours borgne et les chiffons immondes qui lui servaient de doudous. Il la berçait contre sa poitrine et, bercé à son tour, se rendormait aussitôt. Elle restait sa prisonnière une fois son biberon vide et tentait par tous les moyens de se dégager des bras lourds qui l'entravaient, poussant sans ménagements cette carcasse ronflante pour aller goûter aux délices d'une journée nouvelle.

Lorsque le soleil est descendu derrière les immeubles et que le ciel s'est mis à rougeoier comme les arbres, le jardin du Luxembourg a fermé ses portes. Les sifflements des gardiens accompagnaient la cohue des retardataires : parents chargés,

transportant jouets et enfants pêle-mêle dans les sacs et sur les dos vers les sorties les plus proches. À voir les visages tristes des mioches, à les observer traîner des pieds pour reprendre le chemin de leur appartement, elle ne pouvait s'empêcher de penser à la gamine qu'elle avait été. Et rentrer chez soi que ce soit à la case réunionnaise ou à son appartement parisien, rentrer chez soi un dimanche soir pesait son comptant de résignation et de deuil.

Quand elle était petite, le dimanche était son jour préféré. C'était un jour fugace qu'elle attendait toute la semaine et qui passait toujours trop vite. Il commençait tôt le matin lorsque toute la famille se préparait pour la messe. Sa mère exhumait des vêtements propres des placards en vérifiant leur état d'un rapide coup d'œil. Souvent, ce n'était pas une mince affaire de trouver une tenue appropriée car les enfants qui grandissent dans la poussière ont des vêtements qui leur ressemblent.

Juchée sur une chaise en plastique, Aurore finissait de coiffer ses cheveux, cherchant à se reconnaître dans le miroir de la salle de bains, prenant, tour à tour, des poses de pin-up, des airs apprêtés de grande dame et des moues hautaines de princesse. Mais tout était trop net, trop propre, trop étudié dans ce tableau pour bien lui correspondre. Qui était cette petite effrontée qui la défiait du regard ? Ce n'était pas elle. C'était une adorable petite fille qui allait sagement à la messe. C'était un petit ange. Aurore hochait la tête. Mais le miroir réfutait. « Démon », disait-il. Le reflet trahissait, révélant les taches sur la dentelle, dévoilant les genoux blessés aux croûtes rouges, la maigreur élastique de son corps d'enfant. La princesse avait les ongles noirs, des poux dans les cheveux et mauvais caractère.

C'était elle à ne pas en douter. Une jolie robe presque neuve et des chaussures vernies n'y changeaient rien.

Dans la petite église de Sainte-Suzanne, la famille se serrait, accaparant les bancs. Les enfants investissaient les lieux, passant bruyamment d'une paire de bras à une autre jusqu'à ce qu'un adulte agacé les rappelle à l'ordre : « Hé, ho, ça suffit, vous vous croyez où, là ? Du calme maintenant, surtout toi Aurore, tu es grande, tu dois montrer l'exemple. »

Le joyeux chahut se faisait alors plus discret, Aurore distribuait en cachette un coup de coude à son frère pour l'exemple et tous faisaient ensuite mine d'écouter ce qui se tramait là. Notre père, Sainte Marie, les anges et tous les saints. Alléluia, Amen. Courbettes, pénitences, petites pièces, communion, eucharistie.

« Moi aussi, je veux donner la pièce », s'écriait-elle avant de déposer dans le panier de la quête une grosse pièce de cinq francs qu'une grande personne lui avait donnée. « Moi aussi je veux manger la chips ! ». « Chut, tais-toi, ce n'est pas une chips, c'est le corps du christ et tu n'as pas le droit, tu es trop petite, il faut faire sa communion d'abord ». Assise sur son banc dur, elle s'ennuyait ferme pendant l'eucharistie, tiraillée par les vers qui, comme elle, attendaient avec impatience l'heure du déjeuner. Pour passer le temps, elle détaillait l'intérieur de l'église. Elle inventoriait : église, murs blancs à la peinture écaillée, poutres nues soutenant un toit que les pigeons envahissent, autel aux fleurs multicolores. Vinyle rouge des Anthuriums, aigrettes orangées des Streilias, délicatesse poudrée des roses de porcelaine et majesté des orchidées. Fleurs rivalisant d'atours pour excuser mauvais goût du décor.



Lorsque l'assemblée entonnait le cantique, Aurore relevait la tête et écoutait. La voix du chœur était si puissante que les vitraux tremblaient. À croire que le chant des fidèles pouvait s'échapper par la grande porte de l'église et traverser d'une traite la place de la mairie pour atteindre les oreilles de monsieur Paul, dans sa *boutique chinois*, qui attendait le client sur son siège, chassant pour se distraire les mouches qui butinaient les feuilletés à la crème, les chocolatinés et les bonbons au miel dans la vitrine.

Après le chant de sortie, les cloches carillonnaient gaiement. C'était l'heure du devoir accompli où familles, amis et connaissances se retrouvaient sur le parvis de l'église afin d'échanger profusions nouvelles.

- *Comen i lé madame Ferrand ?*

- *Bonjour, M'sieu Yves, ben ou la fin sort l'hôpital ?*

- *Docteur l'a di mi gain sorti. Li la di : « Rêt boit la rak aster ».*

*Mi essay content a li mais commen ou veu madame Ferrand, si mi boi pi, mi gainra pi travail !* » s'exclamait l'homme, un ancien coupeur de canne, maigre comme un clou en tremblant comme une feuille.

\* Comment allez-vous madame Ferrand ?

\*\* Bonjour, monsieur Yves, vous êtes déjà sorti de l'hôpital ?

\*\*\* Les docteurs m'ont dit que je pouvais partir. Ils m'ont dit d'arrêter de boire de l'alcool. J'essaie de leur faire plaisir, mais comment voulez-vous madame Ferrand que je travaille si je ne bois plus.

Les voitures klaxonnaient joyeusement dans les embouteillages. Après avoir procédé au rassemblement des troupes, et récupéré, au hasard, cousins, oncles, tantes, frères, sœurs, grand-mère, la famille s'extrayait de la cohue et se répartissait dans les voitures en direction de Marencourt et du déjeuner

dominical. Sur le chemin défoncé, la végétation défilait. Les yeux d'Aurore captaient des flashes verdoyants et lumineux du paysage. L'éclat du ciel, le vermillon d'un flamboyant, le désordre des herbes folles enchevêtrées sur la colline, la boue de la rivière Sainte-Suzanne.

Au dessus de l'eau glauque, les bambous penchaient dangereusement. Des oiseaux jaunes allaient et venaient autour de leurs nids. La terre était grasse, luisante. Les champs de cannes dressaient leurs tiges vertes, leurs feuilles plates et coupantes vers le ciel. La voiture évitait les nids-de-poule mais les cahots étaient inévitables et rendaient le trajet plus pittoresque encore. Les cocotiers tordus défilaient. La voiture s'élevait. Les contours de la maison des grands-parents se précisaient. Marencourt. Le toit rouge, les murs blancs, les deux tourelles majestueuses, les escaliers en basalte noir dans leur écrin de fleurs. Avant même que la voiture ne stoppe à l'ombre des manguiers, les enfants étaient dehors et dévalaient déjà l'escalier vers la table de l'apéritif.

- Grand-père! le cri de joie des retrouvailles.

Aurore était déjà juchée sur les genoux de son aïeul qui la couvrait de baisers.

*« Un petit cheval blanc allait à Rouen, un petit cheval gris allait à Paris, au pas, au pas, au pas, au trop au trot, au trot, au galop, au galop, au galop. »*

Elle s'envolait dans les airs en riant aux éclats.

Son grand-père, avait attendu ses petits enfants toute la matinée en parlant à ses fleurs.

- Je vais encore devoir prier pour le salut de ton âme, plaisantait sa femme en faisant les gros yeux.

- Foutaises! répondait le vieil homme d'un ton bourru, en serrant sa petite fille contre sa poitrine.

- Tu vois, ma fleur, lui confiait-il, il y a des choses importantes dans la vie et d'autres qui sont insignifiantes. On te dit que d'aller à la messe, c'est important. Peut-être, mais rien ne sert d'aller à la messe si tu ne sais pas parler aux fleurs. Tu crois que Dieu habite dans une église ou dans les hauteurs infinies du ciel? Peut-être, mais il habite aussi dans la mer, il habite aussi dans les arbres et il vit aussi dans ton cœur. Et à quoi cela peut-il servir d'aller à la messe si Dieu habite dans ton cœur?

- Blasphèmes! persiflait sa grand-mère. Qu'es-tu en train de mettre dans la tête de ta petite fille? N'écoute pas ton grand-père, Aurore, il dit des bêtises.  
Mais Aurore écoutait son grand-père.

Dans le jardin des grands-parents, les enfants cherchaient des trésors. Ils prospectaient parmi les enchevêtrements de buissons, de racines et de palmes et débusquaient des guêpes enragées et des moustiques assoiffés de sang. La paix et l'allégresse des dimanches étaient troublées par de menus incidents ponctués de larmes et de cris, des querelles sur lesquelles le goûter - tamarinade et bonbons coco, thé et biscuits danois - signaient l'armistice.

L'angoisse venait invariablement au soir. L'angoisse s'emparait des enfants à mesure que descendait le soleil sur la mer. Les nuages rosissaient dans le ciel et il fallait partir. Quitter l'aire de jeux et les cousins, dire au revoir aux grands-parents et à Marencourt. Le soir du dimanche et tout ce qu'il comporte de frustration: les parties de foot que l'on interrompt sans avoir élu de vainqueur, les embrassades le cœur serré, le retour à la

maison, les devoirs, les bains, la journée de lundi qui attend toute prête comme les vêtements bien pliés sur la chaise de la chambre.

Grandir a quelque chose d'atroce. Songeuse et nostalgique, Aurore prit, elle aussi, le chemin du retour. À contrecœur, elle avançait, absorbée par ses pensées, hantée par ses souvenirs, envahie de sentiments contradictoires. Elle se demandait ce qu'il restait d'elle-même, de cette petite fille qui courrait pieds nus dans l'herbe, à l'ombre des manguiers. Elle cherchait dans sa mémoire les raisons de son exil. En vain. Les gens mouraient, les causes disparaissaient, les liens se faisaient plus ténus encore. Toute la bonne volonté de la lumière désertait, peu à peu, les rues. Les ténèbres naissaient au creux des immeubles crépusculaires. C'était l'heure des loups et des chiens. L'heure presque ombre avant la nuit véritable. Le ciel au-dessus de la ville brillait d'un éclat irréel. Les avions fendaient les cieux, laissant dans leurs sillages des traînées flamboyantes de rose, d'orangé et de vermillon. De seconde en seconde, les nuages s'assombrissaient. Lorsque le parme des cirrus se fit plus gris, les néons des lampadaires du boulevard étincelèrent imperceptiblement avant de s'allumer tout à fait, en un ballet bien orchestré de lumière blanche.

L'appartement était dans le même état de délabrement que quelques heures plus tôt. Une vague angoisse l'envahit au moment d'en pousser la porte. Franchissant le seuil, elle ferma les yeux et retint son souffle puis, son regard affronta la mêlée de vêtements sales et d'emballages vides qui s'amoncelait sur le sol. Et elle aurait voulu repartir sur le champ, claquer la porte

de cet appartement miteux, en finir avec cette ville étouffante, avec cette vie insensée. Pour on ne sait quelles raisons, sans doute le pouvoir hypnotique du lieu, l'impression qu'il s'agissait là de la décadence de sa propre vie qui s'offrait à elle ou peut-être était-ce la fatigue, elle resta là, stoïque. La migraine était revenue mais elle n'y pensait pas. Elle n'y prêtait plus attention, tout absorbée qu'elle était à éviter les obstacles pour atteindre le milieu du salon. Là, elle entreprit de tirer une chaise à elle et s'installa en tailleur sur le siège bancal. Enfin, elle ne pensa plus à rien. Elle ferma les yeux et se laissa glisser dans un sommeil paisible. La sonnerie de l'entrée la fit sursauter.

Victor, son étrange voisin apparut dans l'entrebâillement. Aurore jeta un regard brumeux en direction de cet homme dont la vie était séparée de la sienne par une cloison de plâtre de quelques centimètres d'épaisseur. Se frottant les yeux, elle constata que le visage de Victor conservait, malgré la trentaine entamée, un éternel côté adolescent. Ce visage poupin moucheté de taches de rousseur était lunaire sous la mauvaise lumière du palier. La chevelure blonde, en bataille, les yeux bleus de porcelaine légèrement globuleux fixaient un point flou sur le sol.

- B'Soir ! lança Victor après quelques secondes de flottement, d'une voix légèrement éraillée. Il avait relevé les yeux vers elle mais persistait à ne pas la regarder bien en face.

- Salut... articula-t-elle, au prix d'un incroyable effort.

Victor était adossé au mur du palier. Sous cet angle, elle remarqua qu'il se tenait légèrement courbé, les épaules resserrées sur son torse, comme pour se protéger d'un quelconque danger. Le voisin ne disait rien mais son large sourire en disait long

sur la journée qu'il venait de passer. C'était un sourire béat de bébé, de drogué ou de fou. Peut-être Victor appartenait-il aux trois catégories à la fois, elle ne savait trop. Comme il ne parlait toujours pas, elle amorça la conversation.

- Tu as besoin de quelque chose ? s'enquit-elle.

- Non, de rien. Pourquoi est-ce que tu me demandes ça ?

- Simplement pour savoir ce qui t'amène, répondit Aurore, apaisante.

- Ah, je voulais t'inviter à dîner, c'est dimanche, annonça Victor avec un grand sourire.

- Ah c'est vrai, super ! On va à la Tour d'Argent ?

- Ouais, bien sûr. J'ai des pâtes dans le placard et une boîte de sauce dans le frigo et puis du Bordeaux, t'auras qu'à imaginer le sommelier, je te donnerai une assiette en porcelaine.

- La classe !

- Bon, tu viens, alors ?

- Ouais, j'arrive, laisse-moi juste le temps de mettre la main sur mon vison.

Cela faisait des mois qu'ils avaient pris l'habitude de passer le dimanche soir ensemble, elle et lui. Il sonnait, l'air de rien, elle faisait mine d'être dérangée, il l'invitait et ils se retrouvaient à partager un repas constitué de vieux restes et d'alcool fort. Installés sur le canapé, les pieds sur la table basse, une fois le dîner englouti, ils fumaient un joint en écoutant un disque qu'ils remettaient en boucle tout en refaisant le monde autant de fois que nécessaire. C'était devenu un rituel, celui de confondre leurs solitudes lorsque le besoin social se faisait sentir, une manière de passer l'ennui, d'entamer des mottes de temps libre, trop libre, un moyen comme un autre de remeubler l'espace béant de leurs vies.

Victor déboucha une bouteille de Corbières. Le frêle esquif de leurs existences avait passé le cap d'une semaine supplémentaire. Il convenait de fêter cela dignement. D'un coup de feutre, Aurore tira un trait sur la semaine écoulée. Elle barra, entre les jambes de Clara Morgane, les Lundi, Mardi, Mercredi, Jeudi, Vendredi et Samedi qui venaient de passer, puis, après une brève hésitation, raya aussi le Dimanche qui allait finir sous peu. « Sans rancune », pensa-t-elle en faisant cogner son verre contre celui de son voisin. « Sans rancune la vie, on finira bien par t'avoir, tu verras. »

